

FEUILLE D'INFORMATION DE JANVIER 1960

Le Secrétaire Général et le Conseil d'Administration de la Société des Amis du Muséum présentent à leurs adhérents les meilleurs vœux pour la nouvelle année, et les remercient de leur fidélité et de l'intérêt toujours croissant qu'ils prennent aux manifestations de notre Société.

Ces vœux et ces remerciements s'adressent également à tous nos conférenciers dont le concours bénévole assure le succès de nos réunions, ainsi qu'à toutes les personnalités et membres du Muséum, à quelque titre que ce soit, auxquels nous ne faisons jamais appel en vain pour faciliter notre tâche.



PROTECTION DE LA NATURE

La nature est de plus en plus menacée. — Ainsi que vous avez pu vous en rendre compte par la conférence très intéressante et documentée que nous a faite le 12 décembre, M. Henri Vergnaud, et dont vous trouverez dans ce bulletin un large compte rendu, la défense du Massif de Fontainebleau est de plus en plus à l'ordre du jour.

Le projet de construction de l'autoroute du Sud expose le Massif de Fontainebleau à de graves perturbations dont les conséquences seraient catastrophiques sur les équilibres naturels, sur le maintien des biotopes liés à une richesse exceptionnelle de micro-climats qui ont fait de ce domaine un incomparable sanctuaire de la faune et de la flore européennes.

La Forêt de Fontainebleau se révèle plus riche que l'ensemble des forêts françaises.

Flore. — Les associations végétales comportent 5.500 espèces en totalité, dont la plus grande diversité de Cryptogames : 780 espèces d'Agarics, 40 de Bolets, 225 d'Aphylliphorales, 40 de Gastéromycètes, 150 de Discomycètes, 76 de Myxomycètes, et près de 1.500 espèces de Phanérogames.

Faune. — 3.250 espèces de Coléoptères représentent le tiers de toutes les espèces de France et de Corse.

Un inventaire des autres espèces entomologiques encore non dressé, travail qui ne pourra être accompli que par les chercheurs des générations futures, si nous arrivons à *sauver le Massif de Fontainebleau de la destruction*. 195 espèces d'oiseaux qui fuiront les gaz délétères, produits par les véhicules de plus en plus nombreux qui traverseront la Forêt. 30 espèces de Mammifères.

La Forêt de Fontainebleau est une richesse naturelle non seulement par sa faune et sa flore, mais aussi par ses sites magnifiques, et il importe de toute urgence que toutes les bonnes volontés se groupent pour les faire classer, les rendre intangibles et ainsi les soustraire aux appétits et aux intérêts individuels.

Ce n'est pas seulement à la fois l'intérêt des Parisiens et des Nemouriens, mais il s'agit là d'un intérêt national.

NOS COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

M. A. Maumene, Secrétaire Général de « L'Art pour Tous » qui a beaucoup voyagé et assemblé des connaissances inestimables, dont il a bien voulu faire profiter nos « Amis du Muséum » en deux belles conférences données dans les cycles passés, est venu à nouveau, **LE SAMEDI 24 OCTOBRE**, dans le Grand Amphithéâtre, nous parler d'un autre voyage.

Cette fois, c'est vers l'archipel de Madère que nous allons diriger nos pas. Terre colorée sans violence et pour nous touristes, terre accueillante et hospitalière.

Nos pas, nous allons les diriger vers cet archipel fabuleux qui a marqué si longtemps dans les légendes antiques la fin du monde connu au-delà duquel s'ouvrait la mer ténébreuse.

Archipel qui, depuis Platon, a tourmenté les savants et fait rêver les poètes.

Vestiges de ce qui fut peut-être ce continent fabuleux disparu : l'Atlantide.

L'Archipel de Madère, n'est pas comme on le croit souvent une colonie du Portugal, mais forme depuis 1836, un territoire administratif représenté aux Cortès portugais.

Il se compose de l'île de Madère, de la petite île de Porto Santo et du groupe inhabité des Desertas. 270.000 habitants, dont 96.000 pour Funchal, sa capitale.

Par sa nature et la configuration de son sol, cette île offre les plus diverses et les plus extraordinaires perspectives d'une richesse panoramique sans égale et une végétation d'une luxuriance exceptionnelle.



C'est en 1419, que deux écuyers d'Henrique le Navigateur : Conçalves Zarco et Tristao Vaz Texeira touchèrent pour la première fois l'île, abordant sur la Côte Sud dans la baie de Machico, là où précisément, d'après la légende, avait abordé deux amoureux partis de Bristol, lui s'appelait Robert Machin qui a donné son nom à la baie, elle, Anne d'Arfet.

C'est ce pays à l'éternel printemps, où comme l'on dit là-bas, l'hiver vient passer l'été.

C'est ce jardin minuscule qui ressemble encore au jardin du Paradis, que mes compagnons et moi avons eu le privilège de découvrir.

C'est en partant de Gênes, en compagnie de Cristoforo Colombo que nous amorcerons le voyage.

C'est avec lui et comme lui que près de cinq siècles après, nous prendrons pied au Portugal qui, à cette époque, était le bout du monde, la fin de la terre, la fenêtre ouverte sur l'inconnu où chaque soir, on voyait le soleil se coucher sur un horizon encore fermé à l'homme.

C'est à ce moment qu'il ira prendre femme à Madère, peut-être pour la belle Filipa Perestrello qui était bien dotée, mais aussi parce que Madère était, à l'époque, la base la plus avancée du monde connu.

Laissons-le partir devant et arrêtons-nous quelques instants à Lisbonne qui était à l'époque, et est toujours, l'une des villes d'Europe les plus attirantes et les plus accueillantes.

Lisbonne, princesse du Tage, la ville aux sept collines, avec ses vieux quartiers de l'Alfama et de la Mouraria (berceau, sans doute, de cette berceuse de la tristesse, le Fado), Lisbonne, avec sa célèbre Praça do Comercio, pour les Lisbonnais, le Terreiro do Paço, avec le Tage bien sûr, cet amant délicat qui a orné ses rives de jardins, de palais et d'églises, qui flamboie de mille pailles dorées « la mer de Paille ».

Sa Tour de Belem, sentinelle de pierre gardant le fleuve et surtout le Couvent des Hieronymites de Belem et son cloître le plus célèbre, le plus beau et le plus grandiose monument de Lisbonne qui rappelle plutôt la Cour d'un palais somptueux où l'on est plus près de l'évasion purement artistique que de la paix monastique.

Lisbonne, c'est aussi l'enchantement de sa banlieue proche : l'Estoril, la Côte du Soleil, Cascais, la ville traditionnelle des rois et des pêcheurs.

Quelz rose comme une églantine, Sintra, oasis de verdure touffue, solitude romantique et parfumée.

D'un bond, un hydravion de l'Aquila Airway nous dépose dans l'île paradisiaque.

A notre débarquement nous évoquons ce passage des Lusiades de Camoëns : « Cette île est la première que nous ayons peuplée. Son nom est assez connu, mais elle jouit de peu de célébrité et pourtant, quoiqu'elle soit située à l'une des extrémités du monde, elle ne le cède en rien à toutes celles que Vénus aime. C'est au point que si Madère lui appartenait, la déesse oublierait volontiers Chypre, Paphos et Cythère. »

L'arrivée devant Funchal est un de ces instants que l'on ne peut oublier.

La ville, bâtie au centre d'un amphithéâtre de montagnes vertes, taillées par les ravins de ses riberras, torrents presque à sec dont les eaux sont restées prisonnières des levadas.

Au débarcadère, les bouviers vêtus de blanc, coiffés du canotier à ruban bleu, sont là avec leurs carres de bois, extravagants traîneaux tirés par deux bœufs pacifiques, qui ne servent plus qu'aux touristes.

« Funchal, c'est l'éternel printemps. » La température moyenne des trois mois d'hiver oscille autour de 20°, et celle des trois mois d'été n'atteint jamais 30°.

En dépit des boutiques modernisées et de toute l'animation du négoce, Funchal demeure une ville pittoresque et pleine d'intérêt, avec sa Sé, contraste de chaux blanche et de lave sombre, qui fut au XVI^e siècle le plus grand diccèse du monde, celui des « Terres de la Découverte ».

Funchal est placé sous le signe de Zarco dont la statue se dresse au lieu même où il dût tracer le premier chemin entre les ravins, caillouteux des Ribeiras.

Sous le signe aussi d'Henri le Navigateur, l'une des plus grandes figures de l'épopée portugaise, certainement celui qui fut à l'origine de sa fortune maritime.

Quelle élégance que ce gracieux Paços do Concelho, palais qui fut au XVIII^e siècle celui d'un grand seigneur madeirense, le comte de Carvalho, et aujourd'hui « Camara municipale ».

L'un des coins les plus pittoresques de la ville est sans conteste le Mercados des lavradores qui vit par toutes ses couleurs, et ses senteurs, ses bouquetières dans leur costume devenu traditionnel et son marché aux lottes lui donne un charme particulier.

Si Funchal est un jardin par tous ses recoins de gazon fleuri, ses environs composent un parc unique au monde, avec ses anciennes Quintas seigneuriales, acquises et embellies bien souvent par les Anglais venus s'installer dans l'île au siècle dernier et qui y introduisent les plantes et les arbres les plus rares venus des jardins botaniques du monde entier.

N'est-ce pas l'une d'elles qui reçut l'infortunée Sissi ?

Les broderies de Madère comptent à juste titre parmi les plus belles du monde. Ce travail est exécuté par plus de 70.000 femmes que nous retrouverons tout au long de nos promenades dans les hameaux perdus, assises sur le seuil de leur porte, devant le jardinet foisonnant de fleurs.

Célèbres aussi ces broderies d'osier exécutées surtout par les vanniers de Camacha.

Mais pour le monde entier, le nom de Madère évoque surtout les vins parfumés, sucrés et dorés et les dégustations dans les vieux chais ne sont pas un des moindres attraits du touriste à Funchal.

Madère a conservé ses anciennes traditions, ses danses, ses pèlerinages dont le plus célèbre est la grande Romaria du 15 août au Monté qui s'annonce à grands renforts de feux d'artifice et de pétards. Des milliers et des milliers de pèlerins accourent vers la Nossa Senhora, bien souvent à pied, par la montagne.

Ils prient, ils chantent, précédés des bannières et des offrandes qu'ils viennent offrir à la Madone.

La prière terminée, c'est la joie. Pendant plusieurs jours la fête populaire bat son plein. Les bouchers débitent le bœuf et le mouton, on fait griller les espetadas sur des brasiers installés en plein air et chacun de se repasser une partie de sa brochette en signe d'amitié.

Tout flatte l'œil et le goût dans ce Monte en liesse que l'on redescend plus vite qu'on ne l'a grimpé à l'aide du Carinho de Gesto, léger traîneau d'osier muni de patins qui, à toute allure, va foncer sur les galets polis au milieu des plantations de bananiers et nous déposer en plein centre de Funchal.

La côte Sud de l'île que l'on découvre surtout bien de la mer est abrupte, sans rivage, si ce n'est dans la baie de Machico, de Funchal et du petit et pittoresque port de Camara do Lobos bien connu des peintres, dominé par l'énorme falaise du Cap Girao qui se dresse à plus de 500 mètres au-dessus de la grève.

Sur les pentes, adossées aux falaises, de nombreuses terrasses où mûrissent les meilleures bananes et l'austère et sec Sercial.

La muraille de basalte de la côte Nord et de la côte Est trop négligée des touristes offre un contraste saisissant avec le versant Sud.

La terre rude et sauvage est recouverte en partie des restes de la forêt primitive ; la route se fraye avec difficultés un passage dans ce décor dantesque.

C'est dans cette partie de l'île que l'on touche de plus près les mœurs primitives des habitants dans leur hameau de paillotes.

La mer est, sans doute, une grande partie de la réalité madérienne, ce n'est pas tout. Derrière ce Madère relativement facile d'accès, il y a le Madère sévère et secret.

La mer, c'est la façade, l'assise du pays est dans la montagne et qui ne connaît pas la montagne ne connaît pas Madère.

Cette montagne, ce sont les gorges profondes de la Serra d'Agua.

C'est le sauvage Balcoes, vertigineux balcon agrippé aux blocs cyclopéens dominant un énorme cirque boisé. Mais cette montagne, c'est surtout l'effondrement gigantesque qui se trouve au cœur de l'île : le Curral das Freiras.

Au fond de ce cratère éventré (c'est-à-dire à 400 mètres), s'accroche ce qui semble à peine un village, sans route d'accès, sinon le vieux chemin de lave tout en escalier que nous avons descendu.

Depuis des siècles, la vie dans ce village s'est figée, rien ne l'en sortira, d'autre que la route que l'on construit en perçant la montagne.

C'est sur cette image réconfortante pour cette population rude et laborieuse, toujours hospitalière que nous terminerons notre voyage dans cette île paradisiaque où bien souvent nous revenait à l'esprit les paroles de Pilsudski :

« Heureux Portugal dont la Sibérie est Madère. »

LE SAMEDI 7 NOVEMBRE : « EN ROUTE POUR TAHITI »

Conférence par M. Henri Beaudoux

C'est un immense itinéraire, de 20.000 kilomètres, et d'un mois de bateau, coupé par de magnifiques escales : Alger, Madère, les Antilles, Curaçao, Panama, que notre conférencier nous fait apprécier grâce à de très belles vues rapportées de ces terres lointaines, et de l'intéressant récit d'impressions et de joies qu'il a pu goûter durant ce séjour sous les tropiques.

C'est après un bond de 8.500 kilomètres, douze jours de bateau sur le Pacifique, que la passe et le port de Papeete apparaissent à l'horizon, entourés de hautes montagnes.

L'arrivée est inoubliable. Une foule joyeuse et multicolore accueille les voyageurs. Ce ne sont que chants, sourires et colliers de fleurs. Mais avant de faire plus ample connaissance avec cette population de race maorie que l'on dit être la plus belle du monde, prenons plutôt contact avec son île, déjà appelée la délicieuse par Pierre Loti, et tout près de nous, l'enchanteresse, par Jacques Chegaray.

Il est bien vrai qu'aussitôt sortis de Papeete, la petite capitale davantage chinoise que tahitienne, la beauté de la nature nous surprend. On a réellement l'impression, en empruntant l'unique route de 120 kilomètres qui fait le tour de l'île, d'être constamment dans un immense parc bien entretenu, et d'une parfaite harmonie de couleurs.

Tahiti est un des derniers coins de terre où s'épanouit encore, au maximum, la joie de vivre, et cela est dû au climat, à la végétation qui déterminent un mode de vie où toute insouciance est permise. En effet, il règne à Tahiti un climat d'une douceur incomparable, la nuit comme le jour. La moyenne générale est de 26°5, avec peu de variation diurne, et une extraordinaire stabilité de saison : plus 20° l'hiver, et plus 35° l'été, ce qui explique le cycle ininterrompu de la végétation, et pourtant Tahiti est à 17° de latitude sud, près de l'équateur. Le jour, soufflent les vents alizés, et au crépuscule le houpé, vent de la montagne.

C'est à ce moment là que l'on admire les magnifiques couchers de soleil, légendaires. Le lagon reflète sur sa surface immobile les teintes du ciel, doublant ainsi ce spectacle féérique qui se renouvelle quotidiennement.

A Tahiti, pas de ciel de Côte d'Azur, mais des nuages presque en permanence accrochés à la montagne dont le point culminant est l'Orohéna : 2.232 mètres. Les pluies sont fréquentes, sinon journalières, en altitude, mais le beau temps règne sur le littoral. Les fleurs et les fruits poussent à profusion. Le Gardénia, ou Tiaré, en tahitien, est l'emblème de l'île. On peut admirer les Hibiscus de teinte rouge, au long pistil retombant, que les vahinées portent sur l'oreille avec tant de charme ; les fleurs d'orangers, de citronniers, frangipaniers et d'autres innombrables fleurs sauvages qui transforment l'île en un vaste jardin parfumé, et parmi les arbres, le flamboyant sous sa belle parure écarlate.

Les fruits abondent assurant une nourriture facile : les bananes qui proviennent d'arbres extrêmement hauts (double de ceux de Madère ou de la Guadeloupe), les mangues de teinte orangée, les goyaves, les papayes en forme de concombre qui, préparés avec de la farine de manioc donnent une sorte de gélatine sucrée assurant le dessert des repas tahitiens ; les avocats, à la fois fruit et légume, au goût prononcé de fond d'artichaut, enfin les oranges, les citrons, les ananas et surtout les pamplemousses nulle part ailleurs aussi volumineux, leur poids étant d'un kilo environ.

Il ne faut pas oublier l'Uru ou fruit de l'arbre à pain, très fade, mais apprécié des indigènes, et surtout la noix de coco qui constitue la richesse de l'île. Les noix de coco peuvent atteindre 3 kilos, et contiennent 1 litre d'eau fraîche et désaltérante. Le coco râpé sert en pâtisserie, et pressé donne le lait de coco dans lequel sont trempés tous les mets du « Tamara » ou destin tahitien. Le coco séché constitue le copra, base de la fabrication du savon.

A tous ces aliments naturels cités plus haut, qui viennent en abondance grâce au soleil et aux pluies fréquentes, s'ajoute le poisson généralement consommé crû, après dix minutes de macération, par les Tahitiens.

Le lagon est très riche en poissons, mais on y rencontre des espèces dangereuses en particulier les murènes : anguilles de mer, plutôt serpents, longues parfois de plusieurs mètres et qui attaquent l'homme. Les requins que l'on peut rencontrer dans le lagon ont environ 1 mètre, alors qu'il en existe de plus impressionnants, de 2 à 5 mètres, dans la passe, dès la sortie du lagon, mais ils n'ont jamais fait de mal à personne. Cela tient à ce qu'ils ont d'autres poissons comme proie facile, et que certaines races ne sont pas agressives. Ajoutons les oursins, larges comme une assiette, aux aiguilles d'une vingtaine de centimètres de longueur, les tortues de mer, dont certaines pèsent une centaine de kilos, le Diodon, muni de piquants dangereux, tout ceci explique la préférence qu'ont les indigènes pour les bains en rivière.

En outre, Tahiti est une île volcanique entourée de récif de corail, matière vivante d'une grande fragilité, dont les égratignures s'enveniment rapidement, même chez les indigènes. Un masque sous-marin est obligatoire pour nager entre les massifs de coraux très irréguliers.

Cette belle et luxuriante nature manque de chants d'oiseaux car il y a peu d'oiseaux à Tahiti, à l'exception des merles importés des Moluques et qui représentent un véritable fléau, et les Oiseaux des Îles aux parures éclatantes, si légers vus perchés sur un simple brin d'herbe.

Les animaux terrestres sont peu nombreux : millepattes, margouillats (sorte de lézard), rats, toupa ou crabe de terre, et enfin les moustiques qui ne donnent pas de paludisme mais qui s'attaquent surtout aux chevilles provoquant une enflure excessive allant jusqu'à l'infirmité appelée Filariose ou éléphantiasis. A signaler qu'il n'y a aucun animal venimeux dans l'île, serpents ou autres.

Les Tahitiens, de race maorie ont la peau cuivrée ou pain brûlé. Les hommes sont trapus, musclés, bien en général ; les femmes ont une belle prestance, accentuée encore lorsqu'elles gardent longue, leur magnifique chevelure brune. Ce qui ajoute aussi à leur grâce naturelle est le paréo de couleur vive qu'elles portent avec élégance. Pourtant très décent, il est interdit à Papeete, et remplacé par des robes de même étoffe mais d'un décolleté audacieux qui rappelle, il n'y a pas si longtemps, les Tahitiennes aux seins nus. Elles n'en éprouvent aucune gêne mais ont une pudeur qui étonne lorsqu'il est question de leurs jambes.

Les fameuses vahinéas à la réputation licencieuse existent toujours, et là-bas personne ne songe à s'offusquer de leur façon de vivre ni de leur hospitalité légendaire et totale. L'enfant n'est pas un problème, il est roi et adoré de tous, il s'élève facilement, et la mère offre son bébé sachant qu'il sera heureux.

Vivant dans une nature prodigue qui pourvoit à tout, les indigènes en général vivent dans une sérénité totale. Ils chantent, dansent, se racontent des histoires, et ne se livrent qu'à un travail tout à fait irrégulier.

Cette nonchalance se traduit également dans les moyens de transport et nous donnerons une mention spéciale au truck, mot anglais adapté par les Tahitiens pour désigner un véhicule genre autobus, qui transporte indifféremment voyageurs et marchandises. Les horaires et les itinéraires sont fantaisistes mais personne ne s'en soucie, là-bas rien ne presse, on ne vit pas « à la montre » comme en France et c'est par des sourires que les retardataires sont accueillis.

En dehors de ce moyen de transport collectif, citons les vélos, et vélos Solex, très nombreux, les scooters, les autos, principalement voitures américaines qui se mettent toujours obligeamment à la disposition du passant attardé. Le stop est pratiqué d'une manière habituelle, et l'irrégularité des trucks ne tire pas à conséquence ; parfois même l'automobiliste pousse la complaisance jusqu'à conduire les stoppeurs à domicile, et cela sans rétribution, parfois une cigarette.

Mais si les Tahitiens vivent intensément l'heure présente, ils meurent généralement jeunes (45 à 55 ans), de la tuberculose, et cela explique peut-être leur nonchalance, et donne un sens profond aux paroles que l'on entend si souvent à Tahiti : Aita Pea pea, et qu'il faut ainsi traduire : « Ne vous tracassez pas, rien n'a d'importance. »

Et c'est sur ces paroles pleines de philosophie que notre conférencier termine pour nous le récit de ce beau voyage.

La séance du **SAMEDI 14 NOVEMBRE** a été présidée par le Professeur R. Heim, Directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle. Cette séance était honorée de la présence de S.A.R. la Princesse G. de Grèce. Les Professeurs Berlioz et Nouvel assistaient également à cette séance ainsi que le Sénateur Verdeille, Président du Groupe Interparlementaire de la Chasse.

Le conférencier, M. F. Edmond Blanc rappela tout d'abord qu'il a fait, il y a vingt-cinq ans cette année, sa première conférence dans cet amphithéâtre.

Il présenta ensuite des vues fixes qu'il commenta lui-même sur l'expédition qu'il a faite au mois de février dernier (1959), à 2.800 mètres d'altitude sur le flanc sud du mont Kenya, à la recherche d'un Hylochère et d'une Antilope bongos. Il rappela que ces deux animaux vivent dans le même habitat, qui sont les forêts de bambous que l'on trouve à cette altitude sur les flancs de plusieurs hautes montagnes de l'Afrique. Il précisa que ces animaux se trouvent également dans les grandes forêts de la Côte Occidentale Africaine, depuis la Côte d'Ivoire jusqu'au Congo Belge et en général dans toutes les parties de l'Afrique où l'on trouve de grandes forêts.

Dans une série d'une cinquantaine de vues en couleur prises entre 2.000 et 3.000 mètres, il nous montra l'habitat de ces étranges animaux ainsi que les difficultés rencontrées pour pouvoir obtenir les spécimens recherchés. Nous voyons enfin deux magnifiques spécimens de Bongos et un gigantesque Hylochère, d'un poids de 600 livres, qui a été recordé par les services cynégétiques du Kenya comme le plus grand jamais tué et celui qui a les plus grandes défenses (36 cm sur la courbe extérieure, le record précédent n'était que de 30 cm).

Le conférencier termine cette première partie du programme en nous montrant une extraordinaire photographie de l'Hylochère vue de face, en nous disant : « Il semble que si le diable descendait sur la Terre, il aurait cette tête-là ! »

La deuxième partie de la séance est réservée au dernier film pris par M. Edmond-Blanc au Kenya, dont le titre est « Le Déjeuner des lions ».

Ayant été averti qu'un immense troupeau de 900 buffles longeait la rivière Mara, à 300 kilomètres de Nairobi, il s'y rendait aussitôt avec son véhicule tous terrains et suivit le troupeau pendant plusieurs jours. Une série de vues nous montrent cet impressionnant troupeau, en pleine nature, cherchant sa nourriture, inquiet à l'approche des ennemis possibles, car dans la jungle, c'est à chaque minute la lutte pour la vie.

Le cinquième jour, M. François Edmond-Blanc vit sa longue patience récompensée et put filmer une scène tout à fait exceptionnelle, deux lions sortant d'un fourré attaquant une bufflesse qui se trouvait à l'écart du troupeau. La tactique nous surprit, car pendant que l'un des lions attirait l'attention de la bufflesse, l'autre lui sautait sur la croupe. Après une brève bataille la victime succombait et c'est alors que commençait le « déjeuner des lions ».

Nous voyons un beau groupe de huit lions d'une même famille s'approcher mollement de la proie ; la faim n'était pas encore venue. Une jeune lionne se couche sur une cuisse réservant ainsi le morceau de son choix, pendant que d'autres se décident à commencer le festin.

Durant ce long repas, différents animaux viennent observer de loin : guépards, panthères, phacochères, impalas, girafes, etc. ; d'autre part, attirés par l'odeur du sang, chacals et hyènes, plus audacieux s'approchent, et cherchent à s'emparer des restes du buffle, mais les lions défendent avec acharnement leur proie, et nous voyons une hyène éviter d'extrême justesse, une mort rapide. Les lions enfin repus n'abandonnent pas pour autant les restes car ils savent bien que la faim reviendra. Malgré la chaleur accablante un lion est toujours de garde, parfois remplacé, et ils décident enfin de traîner à l'ombre des arbres cette réserve de viande. Le film se termine par la magnifique vue d'un grand lion mâle, dégustant son déjeuner à l'ombre.

Ce film, pris par M. François Edmond-Blanc, a le mérite d'être à la fois extrêmement intéressant et parfaitement authentique. La vie des animaux, leur comportement et leurs moyens d'existence, sont saisis dans des conditions difficiles, grâce à beaucoup de patience et de compétence en la matière.

LE SAMEDI 5 DÉCEMBRE : « VOYAGES EN YUGOSLAVIE »

Conférence du Général R. Brygoo

C'est apporter sa modeste contribution à la paix du monde qu'apprendre aux hommes à se mieux connaître.

Le conférencier qui précise qu'il appartient à une génération de militaires pour lesquels faire de la politique, sous une forme quelconque, était et demeure absolument impensable — se défend d'être autre chose qu'un promeneur nous invitant à regarder vivre avec lui un peuple qu'il aime dans un pays qui est à l'époque actuelle l'un des plus « pittoresques » de l'Europe accessible.

Dans une première partie nous prenons, de la frontière autrichienne à la frontière grecque, des aperçus de six républiques qui composent la Yougoslavie actuelle : Slovénie avec son tragique monument aux déportés du camp de Loibl-Pass, son romantique lac de Bled, l'entrée des grottes de Postojna, parmi les plus grandes d'Europe.

De Zagreb, la deuxième ville de Yougoslavie avec ses 350.000 habitants, nous apercevons l'archevêché, la cathédrale, l'église Saint-Marc, et aussi, photographiés sur le vif, des groupes d'habitants dans la rue, au marché.

En comparaison avec Zagreb, Belgrade, capitale de la Serbie fait figure de ville neuve, c'est que sa situation au confluent de la Save et du Danube lui a valu le triste record des destructions — une trentaine dans le cours de son histoire. Aussi est-ce une capitale extra-moderne que les Yougoslaves veulent, et sont en train de réaliser.

Le conférencier fait remarquer que, promeneur recherchant le pittoresque et non conférencier en puissance, il s'est attaché à fixer ce qui est en voie de disparition, mais qu'il y a dans tous les centres de Yougoslavie des groupes industriels, des habitations modernes, des quartiers neufs que les jeunes architectes yougoslaves réalisent avec beaucoup d'audace, de science et de talent.

Pour nous, ils ont l'inconvénient d'être les mêmes que ceux que la reconstruction a fait surgir partout en Europe, de Rotterdam à Naples, en passant par nos boulevards extérieurs.

Une visite au Mont Avala, à 15 kilomètres, nous permet d'admirer le majestueux mausolée élevé au soldat inconnu par le sculpteur Mestrovic, et aussi quelques admirables costumes nationaux qui ne sont plus portés malheureusement que pour les manifestations folkloriques.

A Sérajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, nous évoquons, devant le pont où il s'est produit, l'attentat qui a servi de prétexte en 1914 au déclenchement de la Première Guerre Mondiale.

Arrivé la nuit à Skopje, la capitale de la Macédoine, le voyageur qui a su choisir son hôtel peut, de sa fenêtre, le matin, décompter dans la vieille ville une dizaine de minarets. C'est là l'occasion de remarquer une fois encore ce destin de la Yougoslavie d'être en perpétuel état d'équilibre entre deux civilisations en remarquant au passage le voisinage de la croix et de la faucille et du marteau.

Contraste encore entre ces paysans circulant dans les rues de la vieille ville et les autobus à impériale venus en droite ligne d'Angleterre sans avoir pris le temps de changer leur peinture ni la langue de leurs inscriptions.

A travers la Macédoine, nous gagnons la frontière grecque par Bitola, Ohrid, le lac de Prespa. Nous ne sommes à vol d'oiseau qu'à 850 kilomètres de la frontière autrichienne. Nous avons évidemment rencontré des Slovènes, des Croates, des Serbes, des Macédoniens, des Monténégrins dont l'origine commune : les tribus slaves arrivées dans le pays du VI^e au XI^e siècle, n'a pas suffi à assurer l'homogénéité à travers les vicissitudes d'une histoire particulièrement compliquée. Le massif montagneux séparant le pays danubien de la côte adriatique a été à la fois, un écran et un refuge.

Bien amorcée après la Première Guerre Mondiale, l'unité nationale dans sa forme fédérative actuelle, doit se réaliser pour vaincre les difficultés de l'après-guerre, et maintenir l'indépendance économique et politique du pays soumis sur ses frontières à d'inquiétantes pressions.

L'industrialisation progressive du pays, le développement constant des communications et aussi les échanges que provoque entre les différentes régions le passage d'un flot toujours croissant de visiteurs étrangers doivent contribuer à cette unification.

L'expérience sociale en cours, aussi intéressante qu'elle soit pour le passant, ne regarde au fond que ceux qui la vivent, les Yougoslaves eux-mêmes. Certes leur niveau de vie est inférieur au nôtre, mais encore faut-il le comparer à ce qu'il était dans le passé. Pour la très grande majorité des individus l'amélioration est certaine et suscite une foi vivace dans un avenir meilleur encore dont leurs enfants bénéficieront.

Les salaires nous paraissent très bas ; des répartitions de bénéfices dans toutes les entreprises les améliorent sensiblement. Le salarié yougoslave verse 22 % de son traitement pour la sécurité sociale et sa retraite qui est de 100 % après 35 ans de travail et 55 ans d'âge pour les hommes, 30 ans de travail et 50 ans d'âge pour les femmes. Celles-ci touchent salaire égal à travail égal.

Les dépôts d'Épargne sont passés, en millions de dinars, de 14.088 en 1955 à 46.647 en 1958.

La Yougoslavie tire du tourisme des ressources importantes en devises fortes, aussi s'applique-t-elle à le favoriser de toutes les façons : documentation abondante, bien faite, distribuée partout par un personnel aimable et compétent :

— Prix d'hôtels et de pensions très surveillés.

— Formalités réduites au minimum. On ne franchit nul rideau de fer, et l'on circule librement partout.

— Aménagement enfin des richesses naturelles, pour retenir le touriste : stations thermales, plages, pêche, chasse. Les amis des bêtes apprendront avec plaisir que le fait de blesser un gibier rare, coûte à peu près aussi cher, en dollars, que de s'en assurer le trophée. Et ce chiffre peut faire rêver nos compatriotes : il a été tué 587.000 lièvres pendant la saison de chasse 1957-1958.

La côte adriatique, avec sa nature luxuriante, ses trésors archéologiques, historiques, artistiques, attire chaque année un nombre croissant de visiteurs. Leur nombre est passé de 245.000 en 1953 à 598.000 en 1958.

Le conférencier nous montre quelques-uns des coins les plus visités entre les cent cinquante qui s'offrent au touriste : les bouches de Kotor, Mostar, Dobrovnik, Split, Opatija. Mais il tient en terminant à rappeler les liens d'amitié qui lient le peuple yougoslave à la France. Il rappelle cette inscription de la colonne napoléonienne de Ljubljana :

« Sous cette pierre nous avons déposé tes cendres, soldat de l'armée napoléonienne pour que tu reposes au milieu de nous, toi qui en allant à la bataille pour ton empereur est tombé pour notre liberté. »

Et cette autre, gravée au socle du monument élevé à Belgrade « En reconnaissance à la France » : « Aimons la France comme elle nous a aimés. »

LE SAMEDI 12 DÉCEMBRE : « FORÊTS DE FRANCE : FONTAINEBLEAU »

Conférence par M. Henri Vergnaud, Ingénieur E.C.A.T., Président de la Société d'Horticulture de Vincennes

M. Henri Vergnaud fait tout d'abord l'histoire de la Forêt de Fontainebleau en précisant qu'elle fut d'abord remarquée par le roi Louis VI le Gros qui fit construire un rendez-vous de chasse près d'une fontaine à l'eau limpide qu'on appelait la fontaine de Bliand. En 1137, son fils Louis le Jeune fit édifier un château dans ce massif forestier, plus communément appelé alors, forêt de Bière ou de Bierre (synonyme de bruyères).

Au moyen âge, Fontainebleau était désigné sous le nom de Fons Bleaudi (fontaine de Bleaud) jusqu'au jour où on lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui.

La forêt de Fontainebleau fait partie du Gâtinais, pays entrecoupé de rochers et de sables. Les sables de Fontainebleau sont universellement connus de tous les verriers du monde.

Ce sont des sables quartzeux, souvent mêlés de mica qui permettent de leur assigner une origine granitique. Les sols qui en dérivent ne peuvent guère convenir qu'à la production du bois ; c'est ce qui explique que les sables tertiaires supérieurs, qui s'étendent sur d'énormes surfaces dans toute la région de Fontainebleau, où ils atteignent une épaisseur maxima de 38 à 40 mètres aient pu donner naissance à la plus étonnante et la plus ancienne forêt qui soit.

Loin d'être uniformément plate, comme pourraient le faire supposer certains tracés routiers, comme la « route ronde », par exemple, la forêt de Fontainebleau est sillonnée par de profondes et étroites vallées, toutes dirigées du sud-est au nord-ouest, dans le sens des grands courants diluviens qui ont balayé une partie des dépôts tertiaires du bassin de Paris.

Les amas de grès forment les éboulis sur les pentes des collines de sables ; quelques-uns sont même restés en place, et l'on trouve au-dessus d'eux du calcaire de Beauce (Monts des Fays, Croix du Grand Veneur, la Tillais) recouverts sur certains points par un limon sableux (limon des plateaux) qui repose sur le travertin de la Brie, par exemple à la Croix de Vitry et à la Croix d'Augas. Les plus belles fûtaies de chênes (fûtaie du Bas-Bréau, etc.) se trouvent sur ces limons.

Dans la forêt, les sables absorbent toutes les eaux de pluie. « Le murmure d'aucun ruisseau — dit Jules Calvé — ne se fait entendre dans le silence des solitudes, et vers le milieu du jour, quand déjà le lapin a regagné son terrier et le chevreuil son fourré, il semble que toute vie se soit éteinte sous ces voûtes inanimées. » Solitaire sans être sauvage, cette forêt n'a rien d'abrupt ni de heurté ; on n'y trouve pas l'exubérance d'une nature vierge, mais la douce harmonie des ruines sur lesquelles les siècles ont passé.

« Au moment où François I^{er} faisait édifier le palais de Fontainebleau — écrit Pierre Doignon — c'est-à-dire dans la première moitié du xvi^e siècle, la forêt était plus étendue qu'elle ne l'est de nos jours et elle le resta longtemps. Elle ne contenait guère que les essences naturelles.

« Il n'y avait donc en forêt que trois variétés de chênes (pédonculé, sessile et pubescent) ; le hêtre, le charme, le bouleau, le lierre, la bruyère, le genêt, le houx.

« Pas de pin, ni sylvestre, ni maritime ; pas de sapin ni d'épicéa ; pas de cèdre, de mélèze, de cyprès, d'if, de châtaignier, de peuplier, d'acacia, de mahonia, de tilleul, de marronniers d'Inde ; une seule espèce d'érable.

« Tous les cantons actuellement peuplés de pins étaient nus, laissant à jour les chaos rocheux dans lesquels poussaient quelques bouleaux et la bruyère. Cette particularité, que nous nous représentons aux endroits incendiés, explique le terme de « déserts » employé par Saint-Louis à propos de la forêt de Fontainebleau. Ce sont les résineux presque seuls, qui ont peuplé ces déserts, surtout après la Révolution, bien que les premières plantations de pins maritimes aient eu lieu sous François I^{er}. »

C'est que les pins seuls réussissent dans les sables quartzeux purs, surtout quand les sables ne forment qu'une mince couche au-dessus des grès.

Malheureusement, les résineux ont le défaut de leurs qualités : ils font courir un danger permanent à la forêt : l'incendie.

Les auteurs qui ont écrit sur la forêt de Fontainebleau ne sont pas tous d'accord quant à ses origines et moins encore sur le mode d'exploitation du massif. Il est bien probable que, aux temps les plus reculés de son histoire, la forêt ressemblait à toutes les autres, avec la végétation qui leur est propre et qui est fonction naturellement du sol et du climat.

Or, le sol de la région bellifontaine s'il présente des affleurements calcaires : calcaire de Brie, calcaire de Beauce (dépôts lacustres), il présente d'énormes plages ou lambeaux de sables littoraux qui, tant par leur étendue et leur nature même, ont fait la réputation de ces dépôts marins, plus connus géologiquement parlant sous le vocable de *sables de Fontainebleau*. On conçoit, dans ces conditions que la végétation poussant à l'état spontané dans des zones aussi variées au point de vue agrologique ait pu, à ses tout premiers débuts, être très diversifiée, allant jusqu'à marquer des différences considérables, depuis les plantes herbacées jusqu'à la végétation ligneuse, en passant par une sorte de hiérarchie botanique intermédiaire : plantes semi-ligneuses, du type arbustes et arbrisseaux, et très vraisemblablement couronnant le tout, des « associations forestières spécifiques ». Il est donc probable que, dans le cas des sables de Fontainebleau c'est la bruyère qui s'y soit primitivement manifestée en maîtresse absolue, d'où cette dénomination lointaine de forêt de *bierre* ou *bière*, synonyme de bruyère. On retrouve le mot *bière* dans la dénomination de certains lieux : Chailly-en-Bière, Fleury-en-Bière.

Le chêne fut d'autre part l'essence dominante des pays tempérés, vivant souvent en peuplements presque purs. Dans les forêts de chênes non entretenues, s'ajoutent souvent d'autres espèces : hêtres, bouleaux, etc. et, à l'état sous-jacent, le coudrier, le sorbier des oiseleurs, enfin plus près du sol, le néflier, la bourdaine, les ronces, le houx, parfois des aulnes.

La forêt de Fontainebleau en tant que forêt boisée est donc entièrement artificielle. Si l'on ne s'en occupait pas, elle redeviendrait ce qu'elle était avant le x^e siècle : de grandes étendues de sables et de rochers.

Des forêts primitives, c'est-à-dire ni entretenues, ni dégradées, soumises depuis des siècles exclusivement au jeu des facteurs naturels, n'existent donc pas, sauf peut-être certaines parties protégées comme à la *Sainte-Baume*, ou ménagées comme les réserves artistiques de la forêt de Fontainebleau.

Pour un visiteur non averti, la forêt de Fontainebleau apparaît peuplée d'essences forestières en lots homogènes et profonds, et presque uniformément plate. Or le terrain est au contraire tourmenté, très diversifié : le point culminant est de 146 mètres au-dessus du niveau de la mer, près de la Croix d'Augas, et de 42 mètres seulement près de la Seine, c'est-à-dire qu'escarpements, gorges et plaines ne manquent pas.

Les rochers couvrent près de 4.000 hectares, avec calcaire de Beauce au Mont Maillon et banc de gès imperméable aux Platières d'Apremont. Ailleurs, c'est le sable d'un blanc éclatant qui domine.

Les chênes représentent environ 30 % du peuplement forestier, puis vient le hêtre avec 15 %, le charme, le bouleau et feuillus divers 5 %, pins sylvestres 35 %, résineux divers 10 % (pins maritimes, laricio, épicéa, etc.).

Le pin maritime fut introduit en forêt en 1590, le pin sylvestre en 1786, mais surtout depuis 1839.

La superficie de la forêt de Fontainebleau est de 17.000 hectares, dont 1.100 hectares pour les réserves artistiques ; la forêt de Fontainebleau est la seconde de France.

Il faut avoir longtemps séjourné en bordure de la forêt et parcouru souvent routes, layons, chemins et sentiers qui sillonnent en tous sens l'immense peuplement bellifontain pour comprendre l'admirable joyau que constitue pour l'homme un tel kaléidoscope d'essences forestières ainsi rassemblées.

C'est ici qu'il convient de rappeler aux vandales et aux inconscients la grande pensée de Chateaubriand : «...les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent».

Ce qui frappe dans cette forêt unique en son genre, c'est l'ordre, la fixité, le silence ; c'est une belle image de discipline.

On se sent soudain seul, loin du monde, de toute civilisation, dans la solitude et le calme le plus complet bien que tout vive et respire en silence autour de soi.

A cela s'ajoute le don du vert, les grands arbres dont les frondaisons frémissent sous le vent, le chant des oiseaux comme celui mélancolique du coucou, le gémissement de la tourterelle, le jacassement de la pie, le chant du rossignol, le sifflement du merle, le croassement des corbeaux volant haut dans le ciel et, le soir, le ululement de la chouette ou du hibou.

Et que dire de ces clairières toutes tapissées de fougères hautes et élégantes, moutonnant au souffle de la brise ? de ces ajoncs, de ces bruyères, jusqu'aux plages çà et là de thym, serpolet, de muguet, de narcisse, qui font une parure étincelante et suave aux sous-bois.

C'est tout cela la forêt de Fontainebleau, jusqu'au soir aux feux du couchant qui embrasent la haute fûtaie et dans laquelle le soleil, comme un disque incandescent, s'enfonce lentement à l'ouest, cédant la place au crépuscule qui couvre rapidement de son manteau toute la forêt, et qui invite le voyageur surpris à hâter son retour.

Mais on ne peut guère parler de la forêt de Fontainebleau sans évoquer le souvenir de trois sylvains qui eurent le grand mérite, sinon la passion, d'embellir le massif forestier, en ouvrant et en entretenant un réseau très serré de sentiers, de chemins et de pistes pour desservir, tant par leur situation, leur charme ou leur beauté, les points les plus curieux et les plus inattendus de la forêt.

C'est d'abord à C.-F. Denecourt que revient le mérite d'avoir ouvert et donné les noms les plus prestigieux à un nombre incroyable de sentiers, dont la longueur totale atteignait après trente ans, quelque 160 kilomètres, puis Charles Colinet fut le digne continuateur d'une œuvre si bien commencée ; il ouvrit à son tour plus de 100 kilomètres de sentiers, et sa veuve poursuivit la tâche parfois ingrate qu'était l'entretien de ce réseau serré de chemins et de sentiers.

Et nous n'oublierions pas les artistes, tel Théodore Rousseau à Barbizon qui apprit au monde entier, par ses tableaux, la valeur de ses modèles.

On vient des Etats-Unis d'Amérique pour voir et admirer la forêt de Fontainebleau, car les Américains savent qu'il en coûte désormais d'avoir détruit les forêts, obligés qu'ils sont maintenant de conserver dans les villes mêmes, des « bluffs », ou enclaves de nature vierge, où sont respectées les harmonies naturelles.

C'est là où l'on vient faire une cure d'air, de calme et de repos, à « l'ère — comme l'a dit Henri Dalmon — de la chimie qui tue et qui pue ».

Cependant un chiffre impressionnant d'hectares de forêt ont été saccagés au cours des siècles, et depuis 1940 des coupes massives ont été faites, aussi faut-il veiller à ce que des injures faites à la forêt ne se renouvellent pas, comme l'exploitation insensée faite en 1830, par cinq cents ouvriers carriers de la région de Sorques, des trop célèbres « pavés de Fontainebleau ». C'est ainsi que disparût toute la zone sylvestre de *Marion-des-Roches*, de *Gorge-au-Chat*, du *Mont Kosciusko*, du *Long-Rocher*, de *Cro-Marin* où était la grotte aux Trois-Chambres, la plus belle et la plus grande caverne de la forêt.

Il est vrai que depuis la Nature a repris ses droits et aujourd'hui la forêt de Fontainebleau comprend de grandes réserves naturelles qui s'étendent dans la zone du Bas-Bréau, de la Gorge-aux-Loups et des Ventes de la Reine Isabeau. Là, on constate non sans surprise que le sous-bois est inexistant. Les arbres, en l'espèce des chênes, y sont hauts et les fûts si espacés qu'ils laissent le visiteur émerveillé.

Il ne faudrait pas croire cependant que la forêt de Fontainebleau soit restée le sanctuaire des chênes. Leur nombre au contraire est de plus en plus en sérieuse régression ; ils ont même tendance à céder la place aux résineux. Il y a là un drame silencieux contre lequel le corps forestier ne peut rien. C'est d'abord la nature du sol, nous l'avons dit, et ensuite la fréquence des incendies qui favorisent le peuplement en « résineux » à croissance rapide.

Au moment où l'on se propose de faire passer l'autoroute du Sud en pleine forêt de Fontainebleau, on est en droit de se demander si les responsables d'un tel vandalisme ont bien réfléchi à ce qu'il adviendrait pour la quiétude et la sécurité des usagers pacifiques de la grande forêt, à droite et à gauche de la Nationale 7 ?

Il est temps que ceux qui ne sont pas des égarés ou qui ne sont pas encore des dévoyés des joies malsaines et meurtrières se ressaisissent rapidement pour exiger des Pouvoirs publics de faire passer « les fous du volant », « les mordus de la route » loin des agglomérations et loin de tout ce qui demain sera peut-être la seule planche de salut des cerveaux et des corps fatigués : c'est-à-dire les *espaces verts* et les *forêts*.

Tout doit donc être mis en œuvre pour que le projet de l'autoroute du Sud ne passe pas par Saint-Germain ou par Perthes, mais seulement par Mondeville, Maise, Tousson et Amponville, c'est-à-dire loin de la zone boisée située à l'ouest de la ligne Saint-Germain - Milly - Tousson.

Mais comme si un malheur n'arrivait jamais seul, voilà qu'on parle aussi des prospections entreprises par la Compagnie d'Exploitation Pétrolière dans la région de Chailly-en-Bière où se dressent déjà une dizaine de derricks !

Il est vrai que ces puits de pétrole, s'ils étaient multipliés en forêt (?) ne laisseraient subsister après forage dans les formations du Dogger dans le Jurassique moyen que des points de jaillissement ou des éléments de pompage de très faible encombrement, après disparition complète bien entendu des derricks.

Il est à signaler à ce sujet que le Ministère de l'Industrie et du Commerce a autorisé deux compagnies à se partager, suivant une ligne de démarcation tirée du nord au sud, les 18.000 hectares de la forêt pour y chercher du pétrole !

De plus, entre Samoïs et Chartrettes, la magnifique courbe que dessine la Seine, doit être réduite à un canal contenu par deux digues qui en interdirait l'accès à tout le monde, et en particulier aux habitants de Chartrettes, Bois-le-Roi, Fontaine-le-Port, Héricy et Samoïs : c'est à croire que nous vivons en pleine démence !

Il est temps de mettre un terme à tant de divagations, pour exiger de la part des Pouvoirs publics le retrait immédiat de tant de projets funestes et que rien d'ailleurs ne justifie.

Ce serait à désespérer de notre espèce de voir réaliser un tel projet qui ruinerait définitivement une des plus belles forêts, richesse naturelle dont à juste titre s'enorgueillit notre pays.

Aménageons et protégeons toujours mieux encore ce qui demain sera, comme « *les bluffs américains* », le seul refuge possible à une civilisation survoltée, sclérosée, amnésique, surmenée ou frappée d'hallucination collective ou de destruction morbide.

Pour accompagner cette très intéressante conférence, M. Vergnaud présenta deux films : « Parc national du Mont Rainier », tout récemment arrivé des U.S.A. en France, qui montre bien la nécessité incontestable de ces immenses étendues protégées, leur pittoresque, et l'attrait touristique du parc situé dans l'Etat de Washington ; et « Provence, terre de peuplement ». Ce film dépeint la région pittoresque de la Provence et son important développement économique : le barrage de Donzère-Mondragon, la modernisation du port de Marseille, les raffineries, la reconstruction, et la mise en culture des terres désolées de la Camargue.

CONFÉRENCE ORGANISÉE PAR LE MUSÉUM

Le **VENDREDI 18 DÉCEMBRE**, en une séance particulièrement exceptionnelle, tant par la nature du sujet que par la notoriété du conférencier, le Docteur Leakey lui-même, qui a prolongé son séjour à Paris afin de pouvoir donner dans le Grand Amphithéâtre, célèbre par les noms illustres qui y sont attachés, un aperçu de sa récente découverte du **PLUS VIEUX CRANE FOSSILE HUMAIN**.

De nombreuses personnalités spécialisées en la matière étaient venues l'entendre, au premier rang desquelles nous avons eu l'honneur de compter M. l'Abbé Breuil. Le Muséum tout entier était représenté par de nombreux professeurs, et M. le Directeur Roger Heim étant en mission avait délégué pour recevoir et présenter à l'auditoire le Docteur Leakey, M. le Professeur Séguy, directeur du Laboratoire d'Entomologie du Muséum, et M. le Professeur Arambourg, Professeur honoraire de la Chaire de Paléontologie.

Dans l'assistance, nous avons eu le plaisir de compter bon nombre de jeunes étudiants et étudiantes, très attentifs à écouter et à prendre des notes.

Le Docteur L.S.R. Leakey, Directeur du Coryndon Muséum de Nairobi (Kenya), est mondialement connu par ses travaux qu'il poursuit régulièrement avec sa femme, et là nous ouvrons une parenthèse ; le conférencier était heureux de nous dire qu'il a commencé ses études de paléontologie dès l'âge de treize ans avec une compagne de onze ans, et que maintenant il totalise avec Madame Leakey, soixante-dix-huit ans de travaux en ce domaine.

Cette passionnante découverte du Docteur Leakey dans l'Est africain, est le résultat de nombreuses fouilles dans les gisements fossilifères du Kenya et du Tanganyika.

Le Directeur du Coryndon Muséum présenta lui-même en français, les pièces originales et les situa dans la chronologie préhistorique. C'est, en effet, dans le niveau le plus inférieur des dépôts d'Oldoway (Tanganyika) que furent trouvés le crâne et l'outillage de pierres taillées attribués à cet *Australopithecinae* « plus vieux que le plus vieux des Pithécantropes » puisqu'il remonterait à 600.000 ans avant J.C.

Des clichés en couleurs et un film précisent l'exposé fait par le Docteur Leakey.

Le ravin d'Oldoway (Tanganyika) fut d'abord découvert par un professeur allemand qui cherchait des insectes. En 1911 un savant allemand, le Docteur Heck, découvre des gisements et les signale au Docteur Leakey qui prospectera inlassablement dans les différentes couches géologiques, recueillera des ossements et des pierres taillées, ossements humains et ossements d'animaux, et conclut que ces espèces qui vivaient aux temps si reculés, dits archaïques étaient des espèces aux dimensions énormes et en outre, très différenciées par certains caractères anatomiques.

Il nous montre en particulier, sur les clichés, des squelettes de moutons (squelette moderne sans corne, et de faible taille), squelette archaïque de taille et de cornes énormes, tibia d'autruche, et fossile du plus grand oiseau qui aurait jamais existé. Des dessins reconstituant l'animal tel qu'il devait être dans sa forme et ses dimensions rendirent plus saisissantes encore les explications qui nous furent données.

Mais le Docteur Leakey insiste tout particulièrement sur cette dernière et extraordinaire découverte du plus vieux crâne fossile humain, qu'il nous est possible de voir, ainsi d'ailleurs que d'autres pièces fossiles, sur la table du conférencier.

D'après les dimensions nous voyons de suite qu'il devait appartenir à un homme de taille géante, et le conférencier de nous dire que, comme toutes les espèces géantes, il devait vraisemblablement à l'origine, être herbivore, et n'était devenu carnivore que par nécessité, mangeant surtout les petits animaux et les serpents, d'après les fragments de squelettes trouvés dans les parages.

En examinant ce crâne d'homme, le Docteur Leakey nous montre les caractéristiques qui le différencient du crâne de l'homme d'aujourd'hui. La forme même du crâne, ses dimensions, dans son ensemble et dans les différentes parties qui le composent, et surtout les dents : prémolaires immenses, molaires encore très grosses, par contre les canines et les incisives comparativement beaucoup plus petites.

D'après les dents, ce crâne devait appartenir à un homme de dix-sept ans environ. La tête devait être portée plus verticale que nous ne la portons dans l'ensemble.

L'homme a du périr au moment où les eaux du Tanganyika envahirent le vallon. On retrouva dans les environs de ce crâne des pierres taillées, mais point trace de squelette, malgré les recherches acharnées du Docteur et de Madame Leakey, son infatigable collaboratrice. Le squelette reste donc à trouver.

Avant de clore son exposé, le Docteur Leakey explique les premiers signes de cette découverte due à sa femme, un jour où il se trouvait par maladie retenu sous la tente. Dans la falaise elle découvrit deux morceaux de maxillaires, puis deux grosses molaires et peu à peu, avec beaucoup de patience, la mâchoire entière apparut. Il fallut la dégager lentement, minutieusement, morceau par morceau. C'est ce que nous voyons photographié et projeté sur cet écran. Puis c'est l'assemblage des pièces, et enfin apparaît le crâne que nous avons devant nous.

Ces documents d'une importance considérable ajoutent un maillon de plus à la grande chaîne des connaissances paléontologiques.

Des applaudissements unanimes saluèrent la fin de cet exposé magistral, ainsi que les patientes recherches et la haute valeur scientifique des découvertes faites par le Docteur Leakey et Madame.

NOUVELLES DU LABORATOIRE DE CRYPTOLOGIE DU MUSÉUM

Le Laboratoire de Cryptogamie poursuit ses activités multiples dans les domaines de la Mycologie, de l'Algologie, de la Bryologie.

Mycologie. — M. Roger Heim qui a publié avec R.G. Wasson et le concours de plusieurs collaborateurs (A. Hofmann, R. Cailleux, A. Cerletti, A. Brack, H. Kobel, J. Delay, P. Pichot, Th. Lempérière, P.J. Nicolas-Charles) un important ouvrage sur les Champignons hallucinogènes du Mexique (paru dans les Archives du Muséum National d'Histoire Naturelle), a entrepris une troisième expédition au Mexique, accompagné de son assistant Roger Cailleux, dans les pays mazatèque et mixte. Les voyageurs ont pu recueillir plus de 500 espèces de champignons macromycètes et réunir une nouvelle et riche documentation sur les Agarics divinatoires utilisés par les Indiens.

Quelques collaborateurs sont plus particulièrement orientés vers les travaux de systématique et d'écologie : champignons des sols désertiques et des sables littoraux (Mme Nicot), Ascomycètes tropicaux (M. et Mme Moreau), Discomycètes de France et du Congo Belge (Mme Le Gal). L'intérêt des collaborateurs du Laboratoire se porte aussi très largement sur les recherches d'ordre phytopathologique : M. et Mme Moreau ont étudié le « blast », grave affection des jeunes Palmiers à huile, qui sévit en Afrique tropicale, et poursuivi leurs travaux sur les altérations des agrumes dans les transports et entrepôts. Mme Moreau a précisé les conditions de développement de l'*Aspergillus* responsable de la moisissure verte des pruneaux et mis au point une technique de protection des fruits en chambre froide, sans recours aux traitements chimiques. M. Zambettakis a entrepris le recensement des champignons des Charbons de plantes aquatiques de France. M. P. Joly s'applique aux nombreux problèmes d'ordre systématique, physiologique, phytopathologique que posent les Alternarioses des fruits et tubercules. Mme Jacques-Félix poursuit ses études sur le déterminisme chimique de la formation des rhizomorphes, et M. Humi sur les conditions de fructification de la Pholiote du Peuplier (*Pholiota aegeria*), excellent comestible cultivé par les Anciens sur les troncs de ces arbres.

Algologie. — M. Bourrelly continue la révision des genres d'Algues vertes microscopiques dans des articles d'initiation destinés au Bulletin de la Société de Microscopie. Il poursuit, en relation avec les services des Eaux et Forêts de Madagascar, l'étude des Algues de la Grande-Ile. Chargé récemment d'une mission en Côte-d'Ivoire, il en a rapporté un important matériel dont l'étude a été en partie réalisée sur place.

Quoique rappelé sous les drapeaux, M. Denizot continue à dépouiller le matériel récolté dans le Golfe de Guinée au cours de la mission du Muséum en collaboration avec la Calypso.

M. Manguin consacre ses recherches aux Diatomées qu'il envisage du point de vue théorique : systématique, écologie, répartition géographique, et dans leurs applications à la Planctologie et à la Limnologie, ainsi qu'à la connaissance des dépôts géologiques à Diatomites.

Mlle André poursuit l'analyse floristique et bionomique des Algues des Côtes du Portugal.

Bryologie. — Mme Jovet continue ses recherches en vue d'une monographie des Riccia du monde entier ; elle poursuit l'étude des Bryophytes du Pays Basque et de la Guadeloupe et, en collaboration avec P. Tixier, celle des Mousses du Viet-Nam. Les Muscinées d'Espagne sont étudiées par Mme Allorge, tandis que M. Potier de la Varde poursuit l'examen des mousses africaines. C'est aux Muscinées de France que se consacre M. Gaume, qui publie un catalogue des Mousses de la région parisienne.

Enfin, pendant son séjour aux Iles Kerguelen, P. Cour a fait une ample récolte de Muscinées qu'il dépouille actuellement (Sphaignes de l'Ile Amsterdam, Andrécées des Kerguelen).

Les Collections vivantes et les herbiers du Laboratoire retiennent une part non négligeable de l'activité de ses collaborateurs. Le classement et l'entretien des herbiers de Champignons, d'Algues et de Mousses sont poursuivis activement. La Mycothèque et l'Algothèque intensifient leurs échanges avec les collections similaires et la fourniture de souches pour la recherche théorique ou l'industrie. La Mycothèque s'est enrichie, dans l'année en cours, de plusieurs dizaines d'espèces de champignons en cultures pures.

Enfin le Laboratoire poursuit régulièrement la publication de ses revues spécialisées : Revue de Mycologie et ses suppléments, Revue Algologique, Revue Bryologique et Lichénologique.

PROGRAMME DE NOS CONFÉRENCES DE FÉVRIER ET MARS

- LE SAMEDI 6 FÉVRIER 1960 :** « UN PÉRIPLÉ A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU NORD » (Canada - Etats-Unis - Mexique), à 17 heures, conférence avec clichés en couleurs et film, par Mlle Claire Monmignaut.
- LE SAMEDI 13 FÉVRIER :** « EN ÉQUATEUR : DE QUITO AUX GALAPAGOS », conférence avec clichés en couleurs à 17 heures par M. J. Dorst, Sous-Directeur du Laboratoire de Zoologie du Muséum (Mammifères et Oiseaux), Secrétaire scientifique de la « Fondation Charles Darwin ».
- LE SAMEDI 20 FÉVRIER :** « ALPHONSE BERTILLON. Sa vie, son œuvre », conférence illustrée, par Suzanne Bertillon, à 17 heures, nièce d'Alphonse Bertillon.
- LE SAMEDI 27 FÉVRIER :** Films en couleurs présentés par M. J.-P. Liégeois, Délégué du Groupe Canoë-Kayak, du Touring-Club de France : « PAR MONTS ET RIVIÈRES » d'Albert Chassangs. - « LES INDESSALABLES », de Christian Gabard. - « RENDEZ-VOUS EN ARDÈCHE », par MM. René Fosse et J.-P. Liégeois.
- LE SAMEDI 5 MARS :** « POLE SUD 1957 ». Année Géophysique Internationale, conférence par M. Jacques Dubois, à 17 heures, Chef de la Station « Charcot », accompagnée du film « CONTINENT BLANC » de M. Jacques Masson.
- LE SAMEDI 12 MARS :** « DANS L'ARCHIPEL JAPONAIS », Synthèse du Japon, conférence et film de M. Albert Robillard, à 17 h. 15.
- LE SAMEDI 19 MARS :** En Afrique du Sud : « LES PEUPLES DE L'UNION », conférence avec films en couleurs, à 17 heures, par M. François Villaret.
- LE SAMEDI 26 MARS :** « DU ROYAUME DES HITTITES A LA TURQUIE D'AUJOURD'HUI », conférence à 17 heures avec projections en couleurs, par M. Dubois, professeur d'enseignement technique.

BESTIAIRE HOLLANDAIS. — L'Institut Néerlandais, 121, rue de Lille à Paris, organisera du 1^{er} au 27 mars prochain une exposition intitulée « Bestiaire Hollandais » qui groupera environ deux cents dessins des meilleurs maîtres hollandais, surtout du XVII^e et XVIII^e siècles. Nous invitons nos membres à se rendre très nombreux à cette manifestation.

AUTRICHE. — Il n'est plus besoin de faire de la publicité pour la Ménagerie de Schönbrunn, qui a vu s'éteindre en 1919, le dernier Rhinocéros de Sumatra en captivité (avant l'arrivée de Betina au zoo de Bâle). Le zoo de Wilhelminenberg, près de Vienne, n'est pas un zoo comme les autres : ses pensionnaires ne sont pas destinés à satisfaire la curiosité du public, mais celle — infiniment plus perspicace — de très savants zoologistes. Toute l'installation de ce nouveau paradis terrestre vise à permettre à plus de 600 pensionnaires, allant du Renard des sables au Poisson corail de vivre exactement dans les mêmes conditions que s'ils étaient libres. A la différence près qu'une caméra ou un appareil photographique sont constamment braqués sur eux.

Les problèmes du zoo de Wilhelminenberg sont d'ailleurs assez particuliers : il s'agit non seulement d'habituer les animaux sauvages à la présence de l'homme, mais encore de les empêcher de trop l'apprécier. C'est ainsi qu'un jeune héron s'était récemment pris de trop d'affection pour son gardien, au point de refuser avec entêtement d'aller nicher avec ses congénères. On dut placer un miroir dans son nid pour l'habituer petit à petit à la vue des autres oiseaux qu'il redoutait infiniment plus que celle de l'homme ! Un des plus grands succès de Wilhelminenberg a été de faire nicher certains oiseaux qui jusqu'ici ne se reproduisaient pas en captivité. Ainsi, de jeunes Hérons argentés y sont nés.

Innsbrück a accueilli il y a deux ans, un minuscule aquarium du genre itinérant comprenant quelques poissons exotiques.

ISRAËL. — L'origine du Zoo de Tel-Aviv est due à l'initiative d'un Danois, le D^r Schornstein, qui se fixa en Israël au commencement de la Seconde Guerre Mondiale. Le Docteur Schornstein qui aimait beaucoup les animaux, ouvrit à Tel-Aviv une minuscule boutique destinée à la vente d'oiseaux, poissons, etc., dans le genre de celles que l'on rencontre sur les quais de la Seine, qu'il nomma Gan Hayot, nom de grande envergure, puisque cela signifie « zoo » en hébreu. Avec l'aide de ce magasin, son propriétaire attira l'attention des passants qui manifestèrent soudain de l'intérêt pour ce sujet, quelque peu délaissé auparavant, quand le gouvernement égyptien, entretenant alors d'amicales relations avec Israël, fit don d'un couple de lions âgés de six mois.

En 1939, la Municipalité de Tel-Aviv céda une partie d'un terrain lui appartenant pour la création d'un jardin zoologique. La gestion du zoo fut assurée par un groupe de personnes de Tel-Aviv s'intéressant particulièrement à l'essor de leur ville et le nom de « Société du jardin zoologique de Tel-Aviv » fut donné.

Sa superficie actuelle couvre environ 30 dunams et exhibe les animaux suivants : éléphants, zèbres, oiseaux de proie, girafes, panthères noires, chimpanzés, hippopotames, léopards, bisons, cerfs, loups, diverses espèces d'ours, autruches, renards, hyènes, oiseaux d'eau de toutes sortes, différentes grues, faisans, hérons, flamants, crocodiles, alligators, etc. Un petit aquarium qui contient divers poissons d'ornement a été également construit.

Bien que l'ouverture de ce zoo soit relativement récente, sa renommée n'en a pas moins grandi. Environ 500.000 personnes se présentent aux guichets annuellement. De nombreux touristes (la propagande faite par Israël porte ses fruits) ont déjà manifesté leur appréciation. Le zoo arrive à vivre par lui-même, mais certaines sociétés privées financent la construction de nouveaux bâtiments. En raison de difficultés d'ordre financier, aucun guide n'a été publié jusqu'à présent, mais si l'on note que peu de jardins zoologiques publient régulièrement un bulletin, même ceux de renommée mondiale, l'on sera étonné d'apprendre qu'est paru, il y a quelques mois, le deuxième numéro de l'organe officiel BIVAR.

M. B. Goffer qui dirige actuellement le zoo de Tel-Aviv a publié récemment un second livre dont le titre signifie « La jungle dans une ville ». Son précédent livre : « Les animaux ont également une âme » a eu un énorme succès. Chacun de ces deux livres est bien illustré et particulièrement intéressant. A toutes fins utiles, voici l'adresse de la Société du jardin zoologique de Tel-Aviv : Keren Kayemeth Blvd. P.O.Box. 4116, Tel-Aviv, Israël (P.B.).

Le zoo de Jérusalem dirigé par le Docteur Aahron Shulov, possède un Oryctérope (*Orycteropus afer*). Voici le régime alimentaire des Oryctéropes en captivité :

- 6 litres de lait bouilli,
- 125 grammes de farine ou de flocons d'avoine,
- 250 grammes de viande crue moulue,
- 4 œufs frais,

bien mélangés. Un tiers est servi le matin et le reste le soir.

SUISSE. — Il n'y a que peu d'animaux de zoo qui se reproduisent deux fois dans la même année, puisque la durée de gestation et l'apparition du désir de s'accoupler ne rendent possible qu'une reproduction annuelle chez la plupart des mammifères. Dans le courant du mois de novembre dernier, le zoo de Bâle a enregistré la naissance de deux moutons à quatre cornes dont les mères avaient déjà mis bas et élevé deux petits vers le début de l'année 1959. Les brebis ne portent que quelque 150 jours et sont en général couvertes encore une fois pendant la période de lactation, de manière qu'un troupeau de moutons peut au moins doubler son effectif en l'espace d'un an. Ces moutons à quatre cornes avaient été importés d'Angleterre il y a quelque temps et attirent l'attention particulière des campagnards qui s'étonnent de la couronne de cornes sur leur tête. Déjà à la naissance les agneaux portent un épais manteau de laine qui les protège des rigueurs de l'hiver.

Le pavillon des oiseaux possède depuis quelque temps un grand Béo de Malaisie qui se fait remarquer par la richesse de son vocabulaire. Il n'imité pas seulement les bruits, mais parle également un nombre étonnant de mots, mais hélas tous en malais ou en chinois — du moins pour le moment — et il sera intéressant de constater avec quelle rapidité il commence à répéter des bribes de l'allemand bâlois.

Depuis la naissance de Goma, le premier Gorille européen né en captivité, le zoo de Bâle possède un total de quatre gorilles, puisque l'été dernier un jeune mâle est arrivé qui sera mis avec la jeune femelle quand celle-ci aura atteint un âge raisonnable. Goma se développe d'une manière satisfaisante grâce aux soins humains et attentifs dont elle est l'objet. Au mois de décembre dernier, elle pesait déjà trois kilos et avait quatre dents.

PLACE DE FONTENOY. — La Salle des Pas Perdus qui unit le bâtiment du secrétariat à celui des conférences du siège de l'UNESCO a ouvert ses portes aux visiteurs du 7 au 14 décembre dernier à l'occasion d'une exposition intitulée : « Sauver la faune et la flore des Galapagos ».

PAYS SCANDINAVES. — « My Scandinavian tour is a complete success », nous écrit Mr. Dennis R.H. Levy, F.Z.S., et Membre du Conseil d'Administration de notre Société. M. Levy qui a déjà visité un nombre impressionnant de jardins zoologiques a eu l'occasion récemment de visiter certains jardins zoologiques ou institutions similaires des pays scandinaves.

Le zoo de Copenhague est le seul que l'on peut considérer comme vraiment important vis-à-vis de l'échelle mondiale. Cependant, il y a certains autres points d'intérêt en Scandinavie. La bonne organisation du zoo d'Helsinki, par exemple, est surprenante. Le jardin zoologique d'Aalborg est charmant et celui de Furuvik comprend une bonne collection, etc.

La Norvège n'a pas de zoo et la législation en vigueur interdit toute institution de ce genre (1). Cependant, il paraît qu'un Danois serait tout prêt à surmonter la difficulté gouvernementale. Le peuple scandinave semble former un excellent public pour les questions zoologiques. Au Danemark et en Suède, l'on sent un véritable et profond intérêt pour l'histoire naturelle et les livres s'y rapportant occupent la première place dans les librairies de Copenhague et de Stockholm. Il est courant de voir le soir de nombreuses personnes « lécher » les vitrines de boutiques spécialisées dans la vente d'animaux d'appartements.

Dans notre prochaine Feuille d'Information, nous donnerons la suite de cet intéressant rapport que notre Administrateur a bien voulu nous communiquer.

LOUTRES. — Ces animaux sont assez rares en France. Il n'est pas rare de voir des jardins zoologiques, même des plus puissants, faire appel au public pour s'en procurer. Par exemple, il y a quelques années, le zoo de Bâle se vit offrir un spécimen pour 4.000 francs suisses !

ANGLETERRE. — Un échange d'animaux a été effectué avec Londres et Moscou. Londres a envoyé deux Dingos, quatre Poneys de Shetland, un Zèbre, quatre Wallabies, quatre Moutons à quatre cornes, un Gibbon et vingt Oies. En échange, Moscou a préparé un envoi de Loups, Pélicans, Cigognes, et Rennes.

DES JOUETS ET DES ANIMAUX. — « A quoi jouent les enfants du monde ? » est le titre d'une exposition réalisée par le Musée d'Ethnographie de Neuchâtel qui s'est tenue du 17 mai au 31 décembre 1959. Les jouets exposés représentaient plus de 50 pays et totalisaient non moins de 6.000 objets : hochets, crécelles, livres, jeux, poupées et naturellement, animaux. M. Jean Gabus, directeur du Musée, a publié un excellent guide.

BIBLIOGRAPHIE

NOUVEAUX DISQUES DE CHANTS D'OISEAUX DE J.-C. ROCHE. — Nous signalons particulièrement à l'attention de nos lecteurs les deux premiers disques de chants d'oiseaux de Jean-Claude Roché, membre de la Société Ornithologique de France. Il s'agit de **Oiseaux de Camargue** (LDP-250) et **Oiseaux de Bretagne** (LDP-260), deux 25 centimètres microsillons 33 tours édités chez Pacific (série Médium) et qui sont en vente normalement, ou sur commande, chez tous les disquaires. Ces deux disques, comprennent 40 espèces d'oiseaux chacun, constituent le début d'une série qui donnera un tableau complet de tous nos oiseaux français, et ils sont entièrement réalisés par l'auteur qui est responsable aussi bien des enregistrements que des commentaires, ainsi que du texte et de la photo de la pochette. La présentation est d'ailleurs très réussie mais c'est à d'autres titres que ces disques ont retenu notre attention : la qualité des enregistrements, et aussi l'originalité de leur conception.

Formule nouvelle pour un disque de chants d'oiseaux, l'auteur a définitivement rompu avec la forme ancienne des 45 tours 17 centimètres, très secs et purement didactiques, où il y a trois ou quatre oiseaux par face avec des plages de silence, et un commentaire imprimé sur la pochette. Avec 15 minutes d'écoute par face, il a voulu recréer la vraie nature dans sa totalité, et ne pas isoler faussement un chant d'oiseau de son contexte à la fois réel et poétique : les chants d'autres oiseaux dans le lointain, les chants des grenouilles, crapauds, insectes. Les oiseaux sont groupés par « biotope », c'est-à-dire par « paysages d'oiseaux » : ceux des villages, puis des cultures, puis de la forêt ; ou bien ceux du marais, puis de la lande proche. Des commentaires dits sur le disque même annoncent chaque espèce, et la situe quand il le faut dans une attitude ou un détail particulièrement significatif. Il n'y a ainsi aucune difficulté, même pour un non-initié, à écouter et suivre le disque qui est une musique très belle (celle de la Nature n'est-elle pas la plus agréable ?), les commentaires venant souvent en surimpression des chants. Si l'agréable de cette formule est certain, l'utile y gagne aussi pour celui qui veut apprendre à connaître les chants d'oiseaux, et qui les retrouvera bien plus aisément dans la nature s'ils ne sont pas isolés de leur contexte sonore.

Voici quelques précisions sur ces deux disques. **Oiseaux de Camargue** groupe 40 espèces de Camargue et de Provence. La première face est consacrée aux gros oiseaux camarguais qui vivent dans les immenses lacs d'eau saumâtre et peu profonde : avocettes, échasses, flamants roses, aigrettes garzettes, butors étoilés, hérons pourprés, etc. En fin de cette première face, quelques très beaux concerts du soir sur le marais, avec les grenouilles par milliers, les coucous extrêmement abondants en Camargue, les rossignols qui nichent jusque dans les roseaux, etc. Egalement, le chant de quelques oiseaux rares : locustelle luscinoïde, lucinole à moustaches, fauvette à lunette... La seconde face est consacrée aux oiseaux de Provence, qui d'ailleurs sont pour la plupart de « partout » ; imitations extraordinaires de l'hypolais polyglotte, chant de l'alouette des champs, rouge-queue front blanc, verdier, etc., et en fin de face, deux très beaux concerts : l'éveil de la forêt : pouillot véloce, rouge-gorge, tourterelle, merle noir, rossignol, troglodyte, fauvette à tête noire, etc., et le concert des hulottes qui s'appellent dans la nuit, puis se rassemblent et ululent toutes à la fois.

Oiseaux de Bretagne. 40 espèces de l'Ouest. La première face débute avec un curieux concert d'oiseaux de mer de Rouzic, cette célèbre réserve protégée par la L.P.O. ; les cris sont sauvages et graves. On y entend notamment les énormes fous de Bassan, les petits pingouins, les goélands argentés et bruns, les huitriers pies, les fameux macareux moines, les mouettes tridactyles. Ensuite, c'est le marais vendéen avec le râle des genêts, le phragmite des joncs, la rousserole effarvatte, le bruant des roseaux ; puis la lande proche : les traquets Patre, Tarrier et Motteux, la linotte mélodieuse, la très rare gorge-bleue au chant très pur, et le soir l'engoulevent et le concert des petits Alytes. La seconde face commence avec des oiseaux du village : hirondelle, huppe, rouge-queue noir, etc., puis ceux des cultures : chardonnerets, trois bruants (ortolan, zizi et jaune), alouette lulu, torcol, enfin les très belles imitations d'une pie-grièche à tête rouge. La face se termine sur les oiseaux des bois et lisières, notamment : fauvette des jardins, pouillot, gobe-mouche noir, pipit des arbres, grives draine et musicienne.

Ces disques ont été officiellement recommandés pour l'enseignement, mais ils s'adressent aussi bien à l'ornithologiste qu'à un simple amateur et à tous ceux qui aiment les oiseaux. Le public a accueilli déjà favorablement ces enregistrements et nous sommes certains que nos membres trouveront un intérêt très précis à les écouter.

(1) Des aquariums de moyenne importance sembleraient exister dans les villes suivantes : Bergen, Drobak, Haegadalen et Tromsøe.



28 JUL 1960

CHAMPIGNONS. — La cinquième édition de l'ouvrage **Champignons de France**, de A. Maublanc et G. Viennot-Bourgin est enfin parue. Tout le monde l'attendait avec impatience. L'ouvrage qui comprend deux volumes (un de texte et l'autre de planches en couleurs - 224), est divisé en six parties :

- I. — Notions générales sur les champignons.
- II. — Classification des champignons.
- III. — Classification des Basidiomycètes : a) Homobasidiés hémiangiocarpes. Structure des Agariacées.
- IV. — Basidiomycètes homobasidiés : b) Etude des familles ; c) Homobasidiés gymnocarpes ; d) Homobasidiés angiocarpes ; e) Hétérobasidiés et Protobasidiomycètes.
- V. — Ascomycètes : a) Appareil reproducteur des Ascomycètes ; b) Classification des Ascomycètes.
- VI. — Champignons comestibles et vénéneux.

Cet ouvrage rassemble la somme des connaissances sur les champignons de France et l'atlas qui groupe 224 planches accompagnées chacune d'un texte clair et précis forme une documentation de tout premier ordre que nous recommandons bien vivement à tous nos membres.



TAUX DES COTISATIONS. — Juniors (moins de quinze ans) 250 fr.
Titulaires 500 fr.
Donateurs 2.500 fr.
Bienfaiteurs 10.000 fr.

Le rachat des cotisations a été fixé statutairement, pour les membres titulaires à 6.000 francs, pour les membres donateurs à 30.000 francs.

Abonnement à la revue *Science et Nature*, nouveau prix à partir du 15 février 1959 : 1.250 francs.

AVANTAGES. — Nous rappelons les avantages qui se trouvent attachés à la carte des Amis du Muséum (carte à jour avec le millésime de l'année en cours) :

1° Réduction de 50 % sur le prix des entrées dans les différents services du Muséum (Jardin des Plantes, Parc Zoologique du Bois de Vincennes, Musée de l'Homme, Harmas de Fabre à Sérignan, Musée de la Mer à Dinard), au Jardin Zoologique de Clères (en semaine seulement), au Musée de la Mer à Biarritz, aux expositions temporaires organisées par les Amis de la Bibliothèque Nationale ;

2° Réduction sur les abonnements contractés au Secrétariat des Amis du Muséum pour les revues *Naturia*, *Sciences et Avenir*, *Sciences et Voyages*, *Panorama*, *Connaissance du Monde* ;

3° Avantages spéciaux pour les publications et livres achetés à la Librairie du Muséum, tenue par M. THOMAS, (POR. 38-05) ;

4° Service gratuit de la feuille d'information **bimestrielle** ;

5° Invitation aux conférences et aux différentes réunions ;

6° Participation aux excursions et aux voyages organisés par la Société dans des conditions particulièrement avantageuses ;

7° Sur présentation de leur carte (en règle), nos Sociétaires bénéficieront de réductions importantes au « Vivarium exotique », 41, rue Lecourbe, Paris (15^e) : oiseaux tropicaux, poissons exotiques, plantes d'appartement et de serres. Nos collègues, M. et Mme RENAUD, fourniront tous les renseignements désirables ;

8° Carnet d'achat permettant des réductions importantes chez différents fournisseurs sélectionnés.

DONS ET LEGS. — La Société, reconnue d'utilité publique, est habilitée pour recevoir dons et legs de toute nature. Pour cette question, prendre contact avec notre Secrétariat qui fournira toutes indications utiles sur ce point et les formules nécessaires pour régulariser les dons et legs (GOB. 77-42). Pour les dégrèvements fiscaux, se reporter à la feuille d'information d'avril 1955, page 9.

Le Secrétaire Général : G. ARD.

